Épreuve

Sawt al-Umma, 6 septembre 1946.

Le caractère politique de l'Égypte n'a jamais été mis à l'épreuve comme il l'est aujourd'hui, et l'Égypte n'a jamais échoué à une épreuve aussi grave que celle-ci. Il suffit de noter que les pourparlers de négociation ont commencé entre nous et les Anglais dès l'année dernière, et qu'ils ne se sont pas encore achevés, et que nul ne sait quand ils voudront bien s'achever. La cause en est simple : c'est la faiblesse du caractère politique chez un certain groupe d'Égyptiens, qui ne parlent pas aux Anglais comme un égal, sûr de son droit, parle à un égal qui a usurpé ce droit, mais leur parlent plutôt comme le faible et l'épuisé, incapable de rien — et qui pourtant tient à vivre — parle au fort et à l'assuré, qui ne redoute rien, n'a besoin de rien, et détient entre ses mains tout ce qui concerne le sort de ce faible.

C'est pour cette raison qu'al-Nokrachi Pacha hésita, et hésita à l'excès, avant de demander aux Anglais d'entamer les négociations, jusqu'à ce que Sidqi Pacha le presse, et le presse avec insistance de se hâter, et jusqu'à ce que Makram Pacha l'avertisse, et l'avertisse avec insistance, et jusqu'à ce que l'opinion publique s'échauffe et faillisse exploser. C'est alors qu'al-Nokrachi Pacha s'avança, poliment et timidement, concédant d'emblée plus de la moitié du droit, et les Anglais lui répondirent avec froideur et indifférence, s'accrochant précisément au droit qui venait de leur être livré. Si al-Nokrachi Pacha et ses partisans avaient possédé un caractère politique fort, ils auraient réclamé le droit avant même de se rendre à San Francisco, avant que la guerre n'ait déposé ses fardeaux, et avant d'être poussés à cette revendication à coups de bourrades, de piqûres et de coudes, comme s'ils étaient menés, les yeux grands ouverts, vers leur propre mort.

Si al-Nokrachi Pacha et ses partisans avaient possédé un caractère politique fort, ils auraient réclamé le droit entier et sans diminution, et l'auraient réclamé d'un ton ferme et tranché, sans la moindre lassitude ni la moindre timidité. Mais c'étaient des arrivés, auxquels le pouvoir avait été accordé sans qu'ils l'eussent mérité, et ils préférèrent leur propre personne à leur nation, et préférèrent la continuation de leur heureuse ère à l'évacuation et à l'unité de la vallée du Nil. Puis la tempête emporta al-Nokrachi Pacha et ses partisans, et le ministère actuel se leva pour assumer les fardeaux du pouvoir, et l'on attendait de son chef — qui avait

tant presté et tant hâté jusqu'à s'en épuiser et à en épuiser les autres, et tant insisté jusqu'à se lasser d'insister et à lasser les autres de l'entendre — on attendait de lui qu'il fût plus franc de ton et plus résolu, et plus soucieux d'obtenir le droit sans hésitation, sans retard ni atermoiement. Mais il est arrivé au pouvoir en février, et n'a rien obtenu, et nous voici maintenant en septembre, parce que son propre caractère politique, et celui de ses partisans, n'est pas plus fort que le caractère politique d'al-Nokrachi Pacha et de ses partisans. La seule différence entre les uns et les autres fut que l'un des groupes était au pouvoir, et le pouvoir révéla dans leur caractère ce qui était caché, et lorsque les autres se précipitèrent au pouvoir, le pouvoir révéla de même dans leur caractère ce qui était caché.

L'amour m'a arrêté là où tu es, et je ne puis ni rester en arrière ni aller au-devant de lui.

Mais Dieu a voulu que l'Égypte fût mise à l'épreuve dans son caractère politique, et par les hommes de cette ère bienheureuse — ceux qui tiennent tout pour permis et licite, sauf de se démettre du pouvoir, et d'être placés là où Dieu les a placés, au rang de cette minorité qui ne devrait nullement représenter le peuple, ni parler par sa bouche, ni parler en son nom, ni décider de ses affaires ; car elle ne possède en rien sa confiance, et représenter la nation ne devrait jamais être que le résultat d'une confiance pure et entière.

Nos maîtres aujourd'hui monopolisent les affaires du pouvoir et de la politique par ressentiment, et non par confiance, et ils en témoignent eux-mêmes lorsqu'ils se lancent mutuellement des accusations de fraude électorale.

Ils sont pleins de ressentiment pour nos droits internes, tout comme les Anglais sont pleins de ressentiment pour nos droits externes ; quelle étrangeté donc à ce que la chose soit difficile pour les usurpateurs de l'un et l'autre bord ? Et quelle étrangeté à ce que les Anglais redoutent de rompre les négociations et de perdre l'occasion, puisque l'accord avec le petit nombre est plus facile que l'accord avec le grand nombre ?

Et quelle étrangeté à ce que nos hommes politiques redoutent de rompre les négociations et de perdre l'occasion qui leur permet de rester au pouvoir et de jouir du prestige et de l'autorité que le pouvoir leur accorde ? Toute l'affaire revient à la faiblesse du caractère politique. Si le caractère politique avait été fort, nos hommes politiques auraient préféré

leur nation à eux-mêmes, et n'auraient jamais consenti à se placer, eux et leur nation, devant les Anglais dans cette position si nuisible et si humiliante. Et que penser d'un peuple qui soumet aux Anglais un mémorandum où il consigne formellement le Protectorat sur sa propre patrie, et qui, sentant ensuite chez les Anglais un refus et une arrogance, n'ose pas rompre les négociations, mais se contente de temporiser et de tergiverser, jetant un œil vers le paradis du pouvoir et l'autre vers le feu de la privation — temporisant et tergiversant, et ajoutant toujours plus de temporisation à la temporisation et de tergiversation à la tergiversation, jusqu'à ce que toute l'affaire ne soit plus ni plus ni moins qu'une simple chicane ?

Et qui donc pourrait blâmer les Anglais, s'ils se sont montrés coquets, minaudiers et excessifs dans leur coquetterie et leurs minauderies … tout en laissant nos politiciens chevronnés mijoter lentement à petit feu ?

Un lion contre moi, mais dans les guerres une autruche — s'agitant,
détalant au sifflement du siffleur.

il ne vit alors aucun mal à partager avec lui les fardeaux du pouvoir.

Quant aux Libéraux constitutionnels, ils sont absents de tout cela, car ils sont, comme le dit l'ancien poète, des gens faciles et accommodants, répondant à tout appel, se hâtant vers toute table, goûtant de tous les plats, satisfaits pour pouvoir ensuite se fâcher, et fâchés pour pouvoir ensuite se satisfaire — un peuple d'une affaire bien trop aisée pour qu'un Premier ministre, quel qu'il soit, s'en trouve embarrassé. Ce qu'ils aiment le plus, c'est le pouvoir, et ce qu'ils détestent le plus, c'est de s'en retirer ; ainsi partagent-ils le pouvoir avec al-Nokrachi Pacha, et partagent-ils le pouvoir avec Sidqi Pacha, et partagent-ils le pouvoir avec les deux hommes lorsqu'ils s'accordent — et il n'y a nul mal pour eux non plus à partager le pouvoir avec al-Nokrachi Pacha seul, ou avec quelque chef de gouvernement que vous voudrez, si Dieu décrète que Sidqi Pacha doit se reposer, et laisser reposer les autres aussi.

On a dit que les Libéraux constitutionnels sont en colère parce que Sidqi Pacha veut déplacer l'un d'entre eux de son poste, et ils demeurent en colère jusqu'à en avoir les yeux rouges de rage — jusqu'à ce qu'il leur devienne évident que leur colère ne leur servira à rien du tout. C'est alors qu'ils se montrent entièrement satisfaits, et accueillent les postes de

gouvernement qu'on leur offre souriants et reconnaissants, ou disons même, joyeux, allègres et ravis. Ce qui est étrange, c'est que parmi ces mêmes politiciens se trouvent des Égyptiens qui connaissent le vieux proverbe : on ne récolte pas le raisin sur les épines.